

Compte-rendu, opéra. Lausanne, Opéra, le 12 février 2017. Thomas: Hamlet. Vincent Boussard / Fabien Gabel.



Compte-rendu opéra ; Lausanne ;
Opéra, le 12 février 2017 ;
Ambroise Thomas (1811-1896) :
Hamlet. Mise en scène, Vincent
Boussard ; Avec : Régis Mengus,
Hamlet ; Lisette Oropesa,
Ophélie ; Chœur de l'Opéra de
Lausanne, dirigé par Jacques
Blanc ; Orchestre de Chambre de
Lausanne ; Direction, Fabien
Gabel. L'opéra de Lausanne a
proposé une très belle

coproduction d'Hamlet dans une distribution proche de l'idéal des plus grands au plus petits rôles. La mise en scène de Vincent Boussard est intelligente et demande beaucoup aux chanteurs. Plus d'un a frémi après avoir souri à la vue d'Ophélie debout sur le bord de la baignoire. Les empoignades entre Hamlet et sa mère ont aussi été un moment très fort à la limite du supportable. La beauté des embrassades entre Hamlet et Ophélie sur le chant sublime du saxophone a été un grand moment de poésie. L'apparition du spectre est ingénieuse et spectaculaire par la confusion temporo-spatiale du héros qu'il nous permet de percevoir. Les costumes Katia Duflot, tous très beaux, ont aidé à comprendre la psychologie des personnages. Entre la liberté recherchée d'Ophélie, la beauté étrange d'Hamlet et le conformisme des époux royaux. Le décor

habilement renforçait l'impression de huis-clos et d'intimité du conflit de famille. La sévérité avec laquelle est habituellement traitée la musique de Thomas est bien injuste. La vaste partition d'Hamlet réserve des moments de bravoure digne des plus beaux opéras italiens. La scène de folie d'Ophélie est la plus connue. Mais les airs d'Hamlet, de Gertrude, les duos dramatiques ou lyriques sont de biens beaux moments également.

Hamlet en majesté à Lausanne

Et cette production avance sans temps morts. **Régis Mengus est un Hamlet complet**, aussi charmant qu'inquiétant. Sa folie est ambiguë à la fois fêlure et défense. Vocalement le jeune baryton est admirable d'élégance et de tenue, même si la voix n'a



pas la profondeur attendue par certains, la jeunesse emporte ce personnage complexe. La voix est agréable et sonne facilement. Le jeu de l'acteur est très convainquant. **L'Ophélie de Lisette Oropesa est tout aussi aboutie.** Belle, délicate et vive elle incarne bien cette jeune fille amoureuse jusqu'à la mort. Vocalement il est rare d'avoir une cantatrice aussi complète dans un rôle « à cocotes ». Car les suraigus, les vocalises, les trilles ont été parfaitement interprétés. Mais c'est surtout la beauté de la voix sur toute la tessiture qui séduit. La richesse des harmoniques dans le medium et le grave pourrait par moments évoquer celle si riche d'Angela Georghiu. Quelle artiste ! Face au couple si assorti et si accompli le reste de la distribution tient parfaitement. Benjamin Bernheim est un Laërte très bien chantant, émouvant et crédible. La voix du jeune ténor est bien projetée, admirable de clarté et de fluidité et la ligne de chant est impeccable. Il ira loin. Le couple royal terrible est incarné

par deux artistes expérimentés qui arrivent à tenir leur rang ambigu. La voix puissante de **Stelle Grigorian** en Gertrude est très inquiétante, même si le jeu est un peu caricatural. Le roi de **Philippe Rouillon**, plein d'autorité vocale, ne se laisse pas impressionner, sa chute finale n'en est que d'avantage effrayante. Tous les autres rôles plus modestes ont été parfaitement tenus. Avec une mention particulière pour le duo des fossoyeurs, Alexandre Diakoff et Nicolas Wildi, qui dans les loges d'avant scène ont été très spectaculaires tant vocalement que scéniquement. Le chœur de l'opéra de Lausanne a été admirable, tour à tour puissant (dans le grand final du deux) ou délicat (les femmes dans la mort d'Ophélie).

L'orchestre de Chambre de Lausanne a été à la hauteur de sa réputation . La direction très exigeante de Fabien Gabel a obtenu satisfaction. Avec une beauté sonore de chaque instant sans rien lâcher de l'implication dramatique qu'il insuffle au drame, toute la fosse a participé à l'action. L'acoustique très porteuse de la salle a permis de déguster la beauté des voix et les nuances de l'orchestre dans un équilibre constant. Un très beau spectacle très abouti et qui défend une partition trop mésestimée.

Compte-rendu opéra ; Lausanne ; Opéra, le 12 février 2017 ; Ambroise Thomas (1811-1896) : Hamlet, opéra en cinq actes sur un livret de Michel Carré et Jules Barbier, d'après la tragédie de William Shakespeare. Coproduction Opéra National du Rhin et Opéra de Marseille. Mise en scène, Vincent Boussard ; Assistante à la mise en scène, Natascha Ursuliak ; Décors, Vincent Lemaire ; Costumes, Katia Duflot ; Lumières Guido Levi ; Avec : Régis Mengus, Hamlet ; Lisette Oropesa, Ophélie ; Stella Grigorian, Gertrude ; Philippe Rouillon, Claudius ; Benjamin Bernheim, Laërte ; Alexandre Diakoff, Horatio/premier fossoyeur ; Nicolas Wildi, Marcellus/deuxième fossoyeur ; Marcin Habela, Polonius ; Daniel Golossov, le Spectre du Roi ; Chœur de l'Opéra de Lausanne, dirigé par

Jacques Blanc ; Orchestre de Chambre de Lausanne ; Fabien Gabel, direction. Illustration : © Ch. Dresse / 2017.

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 10 février 2017. Mozart, Bruckner: Raphaël Sévère / Josep Pons

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 10 février 2017 ; Wolfgang Amadeus Mozart : Concerto pour clarinette ; Anton Bruckner : Symphonie n°4 « Romantique » ; Raphaël Sévère, clarinette ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Josep Pons, direction. Ce concert restera comme celui de la découverte d'un musicien intègre et merveilleux. Le clarinettiste Raphaël Sévère respire



un amour de la musique peu commun lorsqu'il monte sur scène. Son engagement (de tout son corps), démontre combien la musique de Mozart l'habite. Le son de sa clarinette est beau et plein. Il nuance à l'envie, et phrase comme un poète cette sublime partition. L'Allegro initial est ferme et élégant à la fois, comme une évidence. L'Andante est un moment hors du temps où la beauté diffuse dans des phrasés d'une infinie douceur. Longueur de souffle, doigts faciles, tout coule. Le

final est plein d'esprit avec une maîtrise instrumentale renversante. Mais c'est la bonhomie, l'enthousiasme du jeune clarinettiste qui forment sa plus grande séduction.

Raphaël Sévère : Un clarinettiste en or !

Ce clarinettiste prodige de 22 ans, invité déjà dans le monde entier, va vers une carrière magnifique. Le public est tout à fait conscient de la découverte rare qu'il vient de faire et fait une ovation au jeune musicien. Il s'engage alors dans une folle page de Stravinski pour clarinette seule ne faisant qu'une bouchée de cette partition diabolique et avec beaucoup d'esprit. Josep Pons est un partenaire attentif qui gère l'orchestre de manière à mettre en valeur le soliste, mais sa main gauche respire peu.



Pour la deuxième partie du concert, **le choix d'une symphonie de Bruckner** fait encore l'effet d'une rareté pour une partie du public toulousain. Pourtant cette symphonie « Romantique » est la plus donnée. Le fait qu'un chef espagnol avec un orchestre français joue une symphonie du colossal et germanique Bruckner

doit faire siffler les oreilles de ceux qui appellent à la fermeture des frontières et au repli sur soi. Certes cette interprétation a été prudente et cette musique ne convient pas au mieux à Josep Pons, mais tout de même quelle magie diffuse cette symphonie lors d'un concert ! L'orchestre a été splendide et Josep Pons l'a laissé jouer librement ce qui n'est pas rien.

Cependant le chef espagnol est tombé dans le piège du premier

mouvement : il a laissé l'orchestre jouer des forte que dans la suite il n'a pas été possible de développer. L'effet de long crescendo du mouvement final a donc failli. De tous les magnifiques instrumentistes de l'Orchestre du Capitole, ce n'est pas faire injustice que d'encenser le cor de Jacques Deleplanque. Il a su avec des sonorités d'une grande délicatesse se mettre à nu, avec une subtile fragilité assumée. Et sa capacité aux nuances forte n'en a été que plus saisissante. Sous la baguette ferme de Josep Pons, de très belles couleurs, des phrasés amples et une belle superposition des plans ont offert une interprétation un peu athlétique de la « Romantique » que nous avons entendues avec d'avantage de subtilité.

Le Concerto pour clarinette de Mozart restera le moment magique du concert grâce à Raphaël Sévère, un musicien à suivre.

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 10 février 2017 ; Wolfgang Amadeus Mozart : Concerto pour clarinette ; Anton Bruckner : Symphonie n°4 « Romantique » ; Raphaël Sévère, clarinette ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Josep Pons, direction. Illustrations : Henri Selmer

VIDEO : voir la [vidéo 3ème Génération d'interprètes à Saintes, avec Raphaël Sévère et Adam Laloum / reportage exclusif classiquenews © studio CLASSIQUENEWS 2015](#)

**Compte-rendu concert.
Toulouse, Musée des
Augustins, Salon Rouge, le
premier février 2017 ; Ludwig
van Beethoven; Johannes
Brahms ; Robert Schumann ;
Carl Frühling : Trios,
fantaisies et sonates ;
Pascal Moraguès, clarinette ;
Gary Hoffman, violoncelle.
Claire Désert, piano.**

Compte-rendu concert. Toulouse, Musée des Augustins, Salon Rouge, le premier février 2017 ; Ludwig van Beethoven; Johannes Brahms ; Robert Schumann ; Carl Frühling : Trios, fantaisies et sonates ; Pascal Moraguès, clarinette ; Gary Hoffman, violoncelle. Claire Désert, piano. Toulouse... Les concerts au Musée des Augustins poursuivant leur magnifique saison avec pour la deuxième fois un concert dans le Salon rouge. Le charme de ce concert a été absolument exquis. Cette trop rare musique de chambre pour clarinette, violoncelle et piano est si pleine de poésie ! Le contenu artistique convie des chefs d'œuvres absolus et une découverte inouïe à la fin. En ouvrant le concert avec le Trio de Beethoven, nos trois artistes ont pu trouver assez rapidement un équilibre proche de l'idéal. La virtuosité assumée de chacun est entièrement mise au service d'une poésie de chaque instant. Il faut dire

que Pascal Moraguès, clarinette solo de l'orchestre de Paris, a un jeu d'une incroyable délicatesse. Capable de traits aussi vifs que sensibles. Il arrive à nuancer de manière très délicate, entraînant ses complices dans des moments à la limite du risque. Gary Hoffmann, soliste et pédagogue reconnu, est un partenaire assumant avec panache la sonorité victorieuse de son Nicolo Amati ayant appartenu à Leonard Rose. Claire Désert est une pianiste aussi appréciée en tant que soliste, concertiste que chambriste. Ses doigts virevoltent, les accords assurent une ampleur magnifique. On sent surtout entre ses trois artistes une communion qui dégage une rare musicalité.

Après un Trio de Beethoven plein de vie, d'élégance et de tenue, la deuxième Sonate pour violoncelle et piano de Brahms permet aux deux solistes d'amplifier leur propos. Les sonorités riches et les longs phrasés de Gary Hoffman s'accordent parfaitement avec le jeu ample de Claire Désert. Un moment magnifique qui permet d'apprécier la profondeur de l'inspiration de Brahms qui met si bien en valeur les couleurs romantiques du violoncelle. Le piano est un partenaire d'égale importance et l'accord entre les deux artistes est accompli. Sons amples, phrasés larges, dynamiques creusées profondément. Un grand souffle romantique a amplifié le Salon rouge et a enthousiasmé le public.

Après l'entracte qui a permis aux artistes et au public de reprendre quelque souffle, c'est la poésie si subtile de la Fantasiestücke de Schumann dans sa version pour clarinette et non alto, qui a diffusé délicatement la poésie dont est capable Pascal Moraguès. L'émotion subtile qu'il offre avec son souffle long, ses couleurs rares, ses phrasés infinis, est un moment rare. Loin de toute démonstration, c'est l'intimité



de l'âme si tourmentée de Schumann qui nous envahi, avec cette recherche d'absolu par la beauté. Moment de poésie totalement inoubliable en si peu de temps. La pièce la plus courte est celle qui reste le plus accrochée à mon souvenir. Pascal Moraguès avec un abandon qui n'appartient qu'à lui, ose des nuances infinies de délicatesse et des sons mourant qui n'en finissent pas de nous hanter.

Les trois amis se retrouvent pour un dernier Trio du quasi inconnu nommé Frühling. Comment tant de beauté peut rester si peu jouée ? En quatre mouvements un univers d'une totale originalité réunit les trois compositeurs précédents. C'est profond comme du Schumann, brillant comme du Beethoven et puissant comme du Brahms. La clarinette entraîne ses deux compères et ouvre la porte à des dialogues au sommet de l'émotion. L'Andante est un moment inoubliable en sa sublime mélancolie. Impossible de parler de chaque musicien tant leur union est complète en une recherche de beauté, d'émotion et de franchise. Ils convainquent que cette partition mérite une bien plus large diffusion. Le public a été subjugué par tant d'harmonie et de musicalité partagées. Le violoncelle et la clarinette sont si porteurs de mélancolie que la musique de chambre qui les unit, ne ressemble à aucune autre. Nous avons eu ce soir la chance, à l'invitation des concerts du Musée, de la déguster avec des virtuoses de premier plan partageant le même amour de la poésie en musique.

Claire Désert, Gary Hoffman et Pascal Moraguès pourraient bien être nommés le Trio Moraguès tant nous leur souhaitons de nombreux autres concerts, pour qu'ils entretiennent cette belle complicité et pour le bonheur qu'ils apportent au public dans ce répertoire si émouvant.

Compte-rendu concert. Toulouse, Musée des Augustins, Salon Rouge, le premier février 2017 ; Ludwig van Beethoven (1770-1827) : Trio op.11 en si bémol majeur ; Johannes Brahms (1833-1897) : Sonate pour violoncelle et piano n°2 en fa

majeur ; Robert Schumann (1810-1856) : Fantasiestücke op.73 ; Carl Frühling (1868-1937) : Trio op.40 en la majeur ; Pascal Moraguès, clarinette ; Gary Hoffman, violoncelle ; Claire Désert, piano. Image : Catherine Ulmet (DR).

Compte rendu opéra. Toulouse, Théâtre du Capitole, les 29 janvier, 3 février 2017. Mozart: L'enlèvement au sérail ; Jane Archibald, KonstanzeTito Ceccherini / Tom Ryser.

Compte rendu opéra. Toulouse, Théâtre du Capitole, les 29 janvier, 3 et février 2017 ; Mozart: L'enlèvement au sérail ; Jane Archibald, KonstanzeTito Ceccherini / Tom Ryser. Il n'est pas facile en ces temps incertains de proposer une nouvelle production de l'Enlèvement au Sérail de Mozart. Cet ouvrage si allemand par le livret et si italien par les prouesses vocales, si intense par la beauté des lignes musicales, si profond par le fond et si bouffe par la forme, a tout pour plaire au public et tenter les metteurs en scène en mal de mauvais traitements des œuvres. Le Capitole qui le coproduit avec Lausanne, Fribourg et Tours, a fait salle comble.

Enlèvement réussi à Toulouse



Donc le succès public ne se dément pas. La mise en scène au final ne fait pas de mal à l'œuvre et arrive à éclairer de modernité sans exagérer ce livret ambigu. Dès l'ouverture, les draps bleus mouvants évoquent avec poésie le naufrage

en terres inhospitalières de nos héros. En suivant avec efficacité la musique, l'ouverture visuellement passe sans heurts. Dans la fosse, le chef italien Tito Ceccherini fait des merveilles. L'Orchestre du Capitole en habits baroques nuance comme dans un rêve et colore avec délicatesse l'univers sonore mozartien. Ce sont à la fois les nuances et les couleurs, les phrasés et le sens du théâtre qui donnent la force à cette interprétation orchestrale de pur bonheur. Et il est connu combien d'instruments obligés sont requis dans cet opéra ! Nous saluons chaque instrumentiste jouant comme en habit de fête. L'énergie et le plaisir partagés entre fosse et scène sont les grandes qualités de Tito Ceccherini. Vocalement si aucun ne déçoit, les chanteurs ne sont pas égaux. La voix la plus extraordinaire est celle de Jane Archibald en Constance. Nous l'avions entendu en sensationnelle Reine de la Nuit en 2010 à la Halle-aux-Grains. Il n'y a donc pas de craintes, les aigus sont là, dardés comme il convient. Le style accompli lui permet d'enjoliver les reprises avec art. Si le premier air la cueille un peu à froid et durcit les aigus, la large voix s'échauffe pour devenir très émouvantes dans le délicat « Traurigkeit » et atteindre sa plus grande splendeur dans le fameux « Marten allen Arten ». Les suraigus tenus sont pleins et vivants, les vocalises fusent sur toute l'étendue de la vaste tessiture et les phrasés sont pleins de la puissance de conviction requise. La cantatrice est habile comédienne et donne vie au personnage

extrémiste dans sa vision de l'amour que le prénom symbolise : Constance. Cette sorte d'incarnation de la fidélité absolutiste devient une femme déterminée mais non insensible au charme de Selim ce qui ne fait que renforcer son héroïsme. Jane Archibald est donc la reine vocale de la soirée.

S'il faut chercher un roi, c'est en fait Franz Josef Selig en Osmin. Le chanteur est aussi crédible à voir qu'à entendre. Il campe un rôle humain sous ses excès, presque sympathique et vocalement quelle classe ! Voix au timbre richement abyssal qui se promène en toute tranquillité sur tout l'ambitus de ce rôle complexe et exigeant. La beauté du timbre, les nuances et surtout la tenue de ligne sont magnifiques. Nul ne pourra être déçu de la voix souple et ensoleillée de Mauro Peter en Belmont. La raideur de la tenue en scène convient bien au noble imbu de ses privilèges de naissance. Mais vocalement, il n'est pas tout à fait au niveau de sa partenaire Constance. Lors du deuxième soir, en bien meilleure maîtrise technique, il arrive à nous convaincre que son dernier air à la virtuosité folle lui convient. Le couple Blonde, Pedrillo est vocalement plus assorti. Le charme vocal et l'abatage de Hila Fahima, son jeu mutin, ses aigus voluptueux, tout est succulent. La suffisance effrontée du personnage de Pedrillo trouve un écho dans la voix bien projetée et plus modeste de Dmitry Ivanchey et son jeu facile. Le dernier personnage qui lui ne chante pas est le pacha Selim. En s'abrogeant ce rôle, le metteur en scène Tom Ryser se fait plaisir et retrouve son premier métier d'acteur. Cela permet une vue de l'action plus marquée par le regard de ce personnage important. Si cela n'est pas complètement convainquant par des redites (fétichisation du corps de ses femmes), cela fonctionne jusqu'au bout. Et le dernier geste du puissant qui vient de faire clémence et offre sa veste à Constance qui frissonne avant son voyage en mer, permet de faire ressortir un lien délicat de son côté mais pas sans effet sur Constance. Ce grand seigneur, même mal rasé et furieux, ne manque pas d'un certain charme. Et son rapport jusqu'au-boutiste à l'amour n'a t-il rien à voir avec la vision de Constance ? Ce n'est pas si évident.

La mise en scène est donc riche en bonnes idées mais reste inaboutie. De grandes beautés néanmoins : le naufrage, le jeu entre Constance et Selim, Blonde et Osmin, Pedrillo et Osmin, le final dans son ensemble. Mais aussi des lourdeurs, dans les dandineries de Pedrillo à la manière post John Travolta de Grease ou les interminables scénarii pervers de Selim enfermé dans son deuil impossible et son fétichisme. Les costumes de David Belugou et Stéphane Laverne revisitent assez habilement en le modernisant, l'exotisme, ici tout militaire, de la turquerie. Mais ils ne sont pas vraiment beaux et ne font pas rêver... Les décors de David Belugou sont globalement tous réussis mais une certaine lassitude s'installe avec les images suspendues. Et quelle maladresse de demander à Constance, en sa sublime tristesse, de se baisser pour passer sous un rideau Les lumières habiles de Marc Delamézière essayent de varier un dispositif au final un peu lassant.

Cette production est très appréciée du public et obtient un beau succès à Toulouse. Elle a en tout cas le mérite de ne pas nuire à une partition délicate et même de mettre particulièrement en valeur dans le message final de clémence, une phrase que nous devrions ne jamais oublier et toujours répéter en chœur sur toute la planète : « Nichts ist so hässlich als di Rache ! » : RIEN N'EST PLUS VIL QUE LA VEANGANCE !

Compte rendu opéra. Toulouse, Théâtre du Capitole, le 3 février 2017 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : L'enlèvement au sérail, Die Entführung aus dem Serail ; Opéra-bouffe en trois actes sur un livret de Gottlieb Stephanie le Jeune créé le 16 juillet 1782 au Burgtheater de Vienne ; Nouvelle coproduction avec l'Opéra de Fribourg, l'Opéra de Lausanne et l'Opéra de Tours ; Tom Ryser, mise en scène ; David Belugou, décors ; Jean-Michel Angays et Stéphane Laverne, costumes ; Marc Delamézière, lumières ; Avec : Jane Archibald, Konstanze ; Mauro Peter, Belmonte ; Hila Fahima, Blonde ; Dmitry Ivanchey, Pedrillo ; Franz Josef Selig,

Osmin ; Tom Ryser, Le Pacha Sélim ; Chœur du Capitole ,
Alfonso Caiani Direction ; Orchestre National du Capitole ;
Tito Ceccherini, direction musicale. Illustration : P.Nin.

Compte-rendu concert. Toulouse, le 20 janvier 2017 ; Mozart, Beethoven, Schubert : Symphonies ; Orch. National du Capitole / Rinaldo Alessandrini.



Compte-rendu concert. Toulouse,
Halle-aux-grains, le 20 janvier
2017 ; Symphonies de Wolfgang
Amadeus Mozart, Ludwig Van
Beethoven et Franz Schubert ;
Orchestre National du Capitole
de Toulouse ; Direction :

Rinaldo Alessandrini. Le concert était sans soliste et il a mis en vedette l'orchestre dans sa formation classique avec un effectif modeste en comparaison du concert précédent, voir chronique du concert avec la symphonie Leningrad. Petit ensemble, donc avec seulement trois contrebasses et à la direction, le chef Italien Rinaldo Alessandrini, spécialiste de l'ère baroque (Monteverdi et Vivaldi en tête de file). Le concert a été agréable et sans effets provocateurs, voire sans surprises.

Un concert tout en équilibre

La première symphonie de Mozart est encore balbutiante et l'on devine plus que l'on ne peut l'apprécier, le génie mozartien en devenir. Il n'avait que 9 ans lorsqu'il l'a composée à Londres. Trois mouvements à la mode italienne avec deux Allegros, encadrant un Andante galant.

La première symphonie de Beethoven est plus consistante. Son énergie et sa puissance rythmique sont d'un compositeur affirmé de 29 ans. L'équilibre orchestral est parfait, tous les plans sont mis en lumière, les tempi, sont raisonnables. Les nuances sont sans surprise et l'orchestre semble jouer avec plaisir sous la direction rigoureuse du chef Italien. De la belle musique sans heurts.

Pour la quatrième symphonie de Franz Schubert, les cors sont augmentés et les couleurs dites « tragiques » peuvent se dévoiler. Rien de bien particulier dans la direction de Rinaldo Alessandrini : il laisse les belles sonorités de l'orchestre de déployer. Le chant circule agréablement. Point d'effets dramatiques mais plutôt une interprétation très « classique » et sage.

Un bien agréable concert qui se laisse écouter sans efforts, bien loin du tourbillon frénétique actuel ou de la musique engagée et à programme. Un moment de pause que l'orchestre comme le public ont semblé grandement apprécier.

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-grains, le 20 janvier 2017 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Symphonie n° 1 en mi bémol majeur KV.16 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Symphonie n°1 en do majeur, op.20 ; Franz Schubert (1797-1828) : symphonie n°4 en do mineur « tragique » D.417 ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Direction : Rinaldo Alessandrini.

**Compte-rendu concert.
Toulouse, Musée des
Augustins, Salon Rouge ; Le
11 janvier 2017 ; Frantz
Schubert ; Dmitri
Chostakovitch ; Felix
Mendelssohn ; Quatuor
Modigliani : Amaury Coeytaux
et Loïc Rio, violons, Laurent
Marfaing, alto, et François
Kieffer, violoncelle.**

Compte-rendu concert.
Toulouse, Musée des
Augustins, Salon Rouge ; Le
11 janvier 2017 ; Frantz
Schubert ; Dmitri
Chostakovitch ; Felix
Mendelssohn ; Quatuor
Modigliani : Amaury Coeytaux
et Loïc Rio, violons,
Laurent Marfaing, alto, et
François Kieffer,
violoncelle. La vie des



Grands quatuors à cordes est émaillée de remaniements et c'est l'un des mystères que de constater comme même avec le départ de l'un des musiciens se poursuit le projet artistique sans véritable heurt. C'est ainsi que **le Quatuor Modigliani** a perdu son charismatique et si sensible premier violon, Philippe Bernhard. Depuis le premier décembre 2017, c'est **Amaury Coeytaux** qui lui succède. Jeune musicien de grand talent, son intégration est parfaite. Avec un son plus charnu et incarné à l'opposé de la pureté et de la délicatesse du jeu de son prédécesseur. Cela conduit les autres musiciens du Quatuor Modigliani, surtout l'alto et le violoncelle à développer d'avantage leurs couleurs et la chaleur de leur jeu. Mais ce qui demeure intacte c'est cette connivence musicale de tous les instants permettant cette fulgurance des nuances, cette sensibilité des phrasés, et cette énergie communicable, marque d'un Quatuor particulièrement adulé de part le monde. Mystère insondable des quatuors, les Modigliani sont aussi sensationnels qu'auparavant, mais différemment. Le Quattersetz de Schubert est sous leurs doigts une pièce en forme de quintessence en un mouvement du génie Schubertien avec des audaces formelles d'écritures bien assumées.

**Le récent changement de leur premier violon, n'entâme en rien
la complicité magnétique du Quatuor français...**

Longue vie aux Modigliani !

Nous avons entendu ce même **premier Quatuor de Chostakovitch** par les Modigliani en janvier dernier à la Biennale des quatuors de la Philharmonie de Paris. Nous avons été séduit par leur parti pris de pureté et de fraîcheur. [Lire notre compte rendu du concert du Quatuor Modigliani à Paris, janvier 2016.](#)

Le changement de premier violon sans s'écarter de cette manière va d'avantage vers la force de suggestion des grands quatuors à venir et leur modernité sous une apparence aimable. L'alto de Laurent Marfaing et le violoncelle de François Kieffer osent une puissance de son et une beauté de timbre envoûtantes.

Mais c'est dans **le somptueux quatuor de Mendelssohn** que la fulgurance du jeu uni en respectant des personnalités musicales fortes, a subjugué le public. Les qualités instrumentales magnifiques de chacun embrasant le tutti. Mendelssohn devient l'immense compositeur, le magnifique esprit romantique au faite de toutes les connaissances musicales passées. L'originalité des nuances poussées à l'extrême, la jubilation du scherzo, la douleur insondable du premier mouvement, la puissance tellurique du final : Toute la beauté de cette immense partition a été portée à un niveau d'excellence instrumentale et d'émotion musicale particulièrement aboutis.

Ainsi le public comblé a obtenu deux bis avec Le Scherzo puis l'Adagio du Quatuor op. 18 n° 6 de Beethoven. Nous évoquons l'an dernier à Paris, une « jeune maturité » du quatuor Modigliani. Avec évidence, ils poursuivent leur fabuleuse évolution. L'arrivée d'Amaury Coeytaux y participe. Le son plus fruité n'en est que la partie apparente. Il est probable que tout le répertoire, et le plus exigeant, attend les Modigliani. Nous les suivrons avec fidélité. Et nous souhaitons formuler tous nos vœux pour Philippe Bernhard, lui qui nous semblait être né pour jouer du violon, et dont les mimiques si expressives nous ont toujours enchantées. Si la complicité entre les membres du Quatuor Modigliani est du même

niveau, la sympathie et la tendresse des regards, qui s'étaient construits dans l'enfance, ont comme muri. Ainsi va la vie. Longue vie aux Modigliani !

Compte-rendu concert. Toulouse, Musée des Augustins, Salon Rouge ; Le 11 janvier 2017 ; Frantz Schubert (1797-1828) : Quatuor à cordes n°12 en ut mineur, D. 703, Quattersetz ; Dmitri Chostakovitch (1906-1975) : Quatuor à cordes n° 1 en ut majeur, opus 49 ; Felix Mendelssohn (1809-1847) : Quatuor à cordes en la mineur opus 13 ; Quatuor Modigliani : Amaury Coeytaux et Loïc Rio, violons, Laurent Marfaing, alto, et François Kieffer, violoncelle / Photo © Marie Stabat.

**Compte-rendu, concert.
Toulouse, Halle-aux-Grains,
le 13 janvier 2017. Haydn:
Concerto pour trompette ;**

Chostakovitch : Symphonie « Leningrad » ; Alison Balsom. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, direction.



Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 13 janvier 2017. Haydn: Concerto pour trompette ; Chostakovitch : Symphonie « Leningrad » ; Alison Balsom. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, direction. La séduction déployée par la trompettiste anglaise **Alison Balsom** a complètement subjugué le public toulousain. La présence

flamboyante de la femme à la chevelure d'or en combinaison de pantalons bleue a réveillé dès son entrée sur scène un public transi par l'hiver installé. Le feu du tempérament a été totalement maîtrisé par la virtuose de la trompette qui a semblé ne faire qu'une bouchée de cette agréable partition de Haydn. Il semble que toute nuance lui soit possible avec des fortissimi explosifs mais surtout des murmures d'une grande délicatesse sur un fil infime. La cadence lui permet une démonstration de la transcendance des possibilités de son instrument. La longueur du souffle est immense et les doigts semblent libres d'aller à leur guise. La musicalité est exquise et l'élégance coule à chaque instant et tout particulièrement dans le délicat andante. Le final caracole et badine. Tugan Sokhiev est un partenaire de grande classe qui

construit un écrin de luxe pour la trompettiste « Panthère bleue ». L'Orchestre du Capitole en petite formation est précis et parfaitement présent tout en laissant la trompette à l'honneur.

« Panthère bleue », la trompette d'Alison Bolsom subjugue...



Cet agréable moment, comme suspendu hors du monde, n'avait que peu à voir avec la puissance et la force de la deuxième partie du concert. Il paraît impossible de rendre compte de l'effet produit par cette superbe interprétation de **la Symphonie Leningrad de Chostakovitch**.

Tugan Sokhiev a dirigé magistralement une partition titanesque en rendant évidentes bien de ses subtilités, jusque dans les sentiments contradictoires qu'elle produit. La beauté sonore des instrumentistes a été somptueuse et les nombreux moments solistes ont été galvanisés. Les timbres des cuivres ont été comme chauffés à blanc, les violons dans le final ont été épais comme des glaces semblant éternelles, la chaleur des alti et des violoncelles a été réconfortante, la puissance des contrebasses (dix ce soir) hors des habitudes, mais surtout c'est la délicatesse des bois et des harpes qui a porté haut l'émotion... on reste éperdus de reconnaissance devant la qualité purement instrumentale de chacun. Mais cela n'est que peu de choses, car l'essentiel se situe ailleurs.

La compréhension intime de l'horreur, voir de la haine pour la guerre, associée à l'admiration pour la résistance et l'enthousiasme des humains en situation extrême est un moment

d'une rare ambivalence. La seule métaphore qui peut convenir me semble être ce malaise aussi profond que délicieux que certains parfums très musqués fait naître en nous, allant chercher une animalité enfouie et inavouable, mêlée avec la pureté de la sublimation d'un air fleuri. On dit qu'il y a longtemps, un empereur de Chine piétinait des fourrures de ses bottes crottées afin de créer son parfum préféré dans l'air embaumé de fleurs rares.

Malaise envoûtant de la Symphonie Leningrad

Ce même malaise viscéral profond, allié à la jouissance d'une beauté sonore totalisante, naît de la direction absolument fantastique de Tugan Sokhiev. Haine de la guerre et Amour des hommes. L'Amour de la vie simple est évoqué lors des réminiscences des bonheurs



d'autrefois si délicats (flûtes et piccolo, harpes, hautbois et cor anglais, violon solo !). C'est chaque fois à faire pleurer des pierres. Impossible de sortir indemne d'un tel concert à la puissance émotionnelle dévastatrice. Oui, l'homme est vraiment capable du meilleur comme du pire et cela a été le cas à Saint-Petersbourg, devenue Leningrad, durant plus des 900 jours de siège nazi où 1 800 000 personnes périrent. Que d'énergies dans cette partition ! Quelle puissance dans ce long crescendo qui de la simple et sublime caisse claire en sa solitude existentielle arrive avec toute la détermination de

la Force de la Vie à entrainer tout un orchestre, et ce soir il n'y avait pas loin de 140 instrumentistes sur scène ! Certes cette partition composée et donnée en 1941 durant le siège, et qui fut envoyée de suite par microfilms à Toscanini aux USA, est symbole de résistance au nazisme. Peut-on oublier que la folie des hommes, l'amour de certains pour la guerre, l'aveuglement d'un grand nombre qui donne le pouvoir à ceux qui haïssent la vie, peut nous reconduire à nouveau en un tel enfer ? De tels moments de désespoirs, tant de morts de faim et de froid, sont-ils indispensables afin que naisse un chef d'oeuvre aussi puissant ? Le prix n'est-il pas trop lourd ? C'est entre bien d'autres, la question, quasi insondable, qui naît à l'écoute de l'interprétation si fulgurante de cette septième symphonie de Chostakovitch à Toulouse L'Orchestre du Capitole sous la direction si inspirée de son chef Tugan Sokhiev, ce soir en forme athlétique, a donné tout ce dont il est capable, et c'est énorme ! Une part de la charge émotionnelle passera probablement dans le film que la chaîne Mezzo a fait de ce concert en tous points, extraordinaire et inoubliable.

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 13 janvier 2017 ; Joseph Haydn (1732-1809) : Concerto pour trompette et orchestre en mi bémol majeur, Hob.VIIE.1 ; Dmitri Chostakovitch (1906-1975) : Symphonie en ut majeur « Leningrad » op.60 ; Alison Balsom, trompette ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Direction, Tugan Sokhiev.

Compte-rendu, opéra.

Toulouse, Capitole, le 22 décembre 2016. Bernstein : CANDIDE, d'après Voltaire. Francesca Zambello, mise en scène. James Lowe, direction

Compte-rendu

Opéra.

Toulouse, Capitole, le 22 décembre 2016. Bernstein : CANDIDE, d'après Voltaire. Francesca Zambello, mise en scène. James Lowe, direction.

L'œuvre de Leonard Bernstein est un chef d'œuvre inclassable. Elle contient en effet le meilleur de l'opéra, de la comédie musicale, de l'opérette et du théâtre réunis. Bernstein l'a corrigé et repris jusqu'à la veille de sa mort. Son

enregistrement de 1989 nous donne la totalité de la musique composée. Cette production a fait des choix, et des coupes, correspondants à la version du Royal National Theatre de 1998. Voltaire est présent sur scène ; il est très crédible sous les traits de Wynn Harmon. Cette coproduction entre New-York, Bordeaux et Toulouse est une pure merveille. L'Orchestre du Capitole, dès la sensationnelle ouverture, est magnifique. Timbres rayonnants, rythmes endiablés et phrasés subtiles. Toute la magnificence d'un orchestre symphonique au service d'une partition d'une grande richesse et d'une virtuosité débridée.



Fêtes de fin d'année réussies au Capitole Magnifique Candide de Bernstein



La direction de James Lowe est précise, dramatique ; elle s'adapte, en parfaite connaissance, à tous les styles de l'écriture de Bernstein. Le lien plateaux-fosse est constamment réglé en finesse pour que tout avance avec panache : c'est un très beau travail musical, tout en profondeur pour un ouvrage très exigeant. La mise en scène de **Francesca Zambello** est d'une intelligence confondante. Il est facile de deviner que la metteuse en scène américaine aime Candide et connaît la partition de Bernstein sur le bout des lèvres. Car dans une mise en abyme du théâtre dans le théâtre, avec trois fois rien comme accessoires, elle permet au spectateur de s'immerger dans les aventures picaresques de cet admirable Candide qui finit in extremis par trouver la sagesse malgré la folie et l'imbécillité intemporelle du monde. L'intelligence et le goût exquis dont elle fait preuve tout du long, le respect pour la musique comme de l'humour délicat du livret : tout fait sens. Nous lui savons grâce d'avoir situé l'action au XVIIIème siècle. Pas besoin de gros traits pour

comprendre tout ce qu'il y a d'exactement contemporain, ou d'éternel, dans cet ouvrage. La sauvagerie de la scène de l'autodafé reste le point nodal de l'ouvrage. Oui, la foule est d'une méchanceté totalement amoral...

Les costumes de Jennifer Moeller sont également simples, intelligents et beaux. Candide a un costume qui s'adapte à toutes ses aventures sans vraiment changer. Cunégonde reste prise dans sa robe à panier et ne s'en dépouille que durant sa grande scène de folie, afin qu'en sous-vêtements, très digne, cela évoque son statut de gourgandine. L'ensemble des figurants, danseurs et chanteurs est également en sous-vêtements comme pour signifier leur nudité d'âme. Panglosse/Voltaire revêt et enlève sa superbe robe de chambre, réduite en miettes sur la galère...

Les lumières subtiles de Mark McCullough, les décors très mobiles de James Noone Eric et les chorégraphies brillantissimes de Sean Fogel forment un tout d'une cohérence parfaite dans ce théâtre Pirandellien, qui stimule l'œil, sans cesse.

JEU D'ACTEURS. Les acteurs chanteurs mettent tout leur cœur dans la bataille. La soprano **Ashley Emerson est une Cunegonde touchante et brillante.** Son grand air devient une grande scène de désespoir maîtrisé avec vocalises, et suraigus sans failles... soit du grand opéra romantique. La Vielle Dame de **Marietta Simpson** est un personnage complet de comédie musicale. Son Tango est irrésistible de chic et d'humour. **Wynn Harmon en Voltaire/Pangloss** est un grand acteur qui chante très correctement. Sa diction claire, son ton, son style, son chic sont parfaits. La voix et le personnage de Martin, sa présence scénique troublante, trouvent en **Matthew Scollin** un interprète idéal. Il est impossible de parler de chaque chanteur, de chaque personnage... il y en a trop ! Tous sont soudés dans un travail d'équipe de haut vol. Les chanteurs solistes issus du chœur du Capitole se mêlent parfaitement aux chanteurs/danseurs américains.

Reste le cas d'Andrew Stenson en Candide. Le timbre n'est pas

celui du ténor souhaité par Bernstein. La voix est sans éclat, sans lumière, sonne d'avantage comme un baryton léger. Mais l'acteur est sympathique et efficace. Les si belles méditations et le beau lamento écrits par Bernstein ne s'élèvent pas sur les cimes de l'émotion possible faute de clarté et lumière du timbre. Ce choix est d'autant plus discutable que deux très beaux ténors auraient été ici, vocalement plus exacts. Brad Raymond, Gouverneur impayable, et surtout Andrew Maughan : Cacambo, vocal de luxe et acteur sympathique.

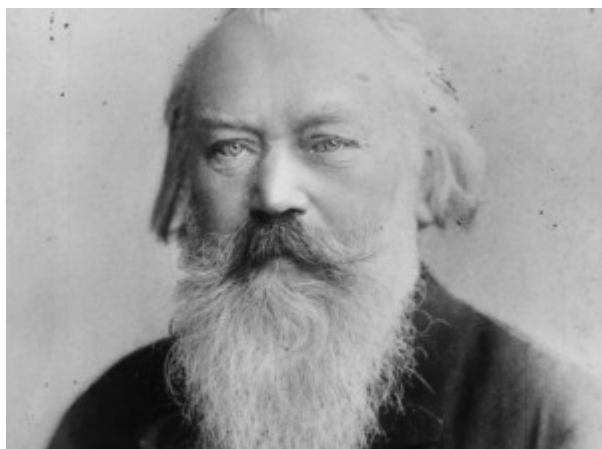
Au final, cette œuvre magnifique méritait de rencontrer enfin le public toulousain. Les fêtes de fin d'année avec leur sens profond pour certains et la superficialité pour le plus grand nombre, sont en phase avec cet ouvrage hybride entre les cultures et les styles. Culture des Lumières, celle du volontarisme du nouveau monde, comme de celle de l'agitation folle de la planète. Entre opéra, comédie musicale et opérette. Chacun peut y déguster ce qu'il préfère. Je termine sur ces mots du beau final, au sublime digne de Mozart et Richard Strauss. Il débute a capella :

*« La vie n'est ni bonne ni mauvaise.
La vie est la vie et tous nous le savons,
Le bien, le mal, la joie et la peine
Sont finement entremêlés.
Et termine Tutta Forza sur :
Nous ne sommes ni purs, ni sages, ni bons ;
Nous ferons du mieux que nous savons. »*

Compte-rendu Opéra. Toulouse ; Théâtre du Capitole, Le 22 décembre 2016. Leonard Bernstein (1918-1990) : CANDIDE, Opéra en deux actes sur un livret de Hugh Wheeler d'après l'oeuvre éponyme de Voltaire créé le 1er décembre 1956 au Martin Beck Theater, New York ; Nouvelle version de John Caird (version du Royal National Theatre, 1998) ; Paroles de Richard Wilbur ; Paroles additionnelles de Stephen Sondheim, John Latouche, Lillian Hellman, Dorothy Parker et Leonard Bernstein ; Francesca Zambello : mise en scène ; E. Loren Meeker, collaboration artistique à la mise en scène ; Eric Sean Fogel : chorégraphie ; James Noone : décors ; Jennifer Moeller : costumes ; Mark McCullough : lumières ; Nouvelle coproduction avec le Festival de Glimmerglass (New York en Juillet 2015) et l'Opéra National de Bordeaux ; avec : Andrew Stenson, Candide ; Wynn Harmon, Voltaire/Pangloss ; Ashley Emerson, Cunégonde ; Marietta Simpson, La Duègne ; Christian Bowers, Maximillian/Révérant-Père ; Kristen Choi, Paquette ; Matthew Scollin, Martin/Jacques ; Andrew Maughan, Cacambo/Ensemble ; Cynthia Cook, Vanderdendur/La Baronne ; Brad Raymond, Le Grand Inquisiteur/Le Gouverneur ; Cole Francum, Le Roi de Bavière/Un Officier français ; Brian Wallin, Le Roi de l'El Dorado/Un marin ; Anthony Schneider Un Soldat/Un Agent ; Maren Weinberger, La Femme du Pasteur/La Reine de l'El Dorado ; Corrie Stallings, Caporal ; Giovanni Da Silva, Un esclave / Ensemble ; Carlos Perez-Mansilla, un esclave/Ensemble ; Christian Lovato, Don Issacar/Le capitaine ; Laurent Labarbe, Le Baron/Un Inquisiteur ; Isabelle Antoine, Un mouton/Ensemble ; Judith Paimblanc, Un mouton/Ensemble ; Zena Baker, Olivia Barbieri, Amanda Compton Lo Presti, Daniela Guerini Rocco, Olivia Barbieri, Andrew Harper, Emmanuel Parraga, Felicity Stiverson Ensemble ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Direction, James Lowe. Illustrations : © P. Nin / Capitole de Toulouse décembre 2016

**Compte-rendu, concert.
Toulouse, Halle-aux-Grains,
le 15 décembre 2016. Johannes
Brahms : Un Requiem Allemand
op.45 ; Claudia Barainsky ;
Garry Magee ; Chœur Orfeon
Donostiarra ; Orchestre
National du Capitole de
Toulouse ; Tugan Sokhiev,
direction.**

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 15 décembre 2016. Johannes Brahms : Un Requiem Allemand op.45 ; Claudia Barainsky ; Garry Magee ; Chœur Orfeon Donostiarra ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Tugan Sokhiev, direction. Comptant sur le succès public rencontré à Toulouse pour le grand compositeur germanique, il a été programmé deux concerts d'**Un Requiem Allemand de Brahms** dans la saison de l'orchestre. On ne pose



plus la question, à Toulouse, oui nous aimons Brahms ! L'association du Chœur Catalan **Orfeon Donostiarra** et de l'orchestre du Capitole date de l'ère Michel Plasson. **Tugan Sokhiev** a marqué lui aussi une très grande fidélité à cette phalange qui d'après lui, associe les qualités des professionnels et des amateurs par un engagement qui s'épanouit à chaque concert.

Tugan Sokhiev dans les pas de Michel Plasson ; le chœur Orfeon Donostiarra, souverain... BRAHMS, UNE PASSION TOULOUSAIN

Ce soir le chœur a été au rendez-vous dans cette vaste partition où il est le roi. **Tugan Sokhiev** a sculpté à mains nues afin d'obtenir nuances, couleurs et phrasés d'une grande subtilité. Les pupitres ont une belle homogénéité et chacun avec une pondération exacte. Un magnifique chant choral s'est développé tout du long avec beaucoup d'émotions. Seul petit bémol, la diction a par moments été un peu exotique. Ce qui n'a pas été le cas des solistes. La soprano d'origine allemande, **Claudia Barainsky** veille à beaucoup de délicatesse dans son texte et son chant. La tristesse palpable a été très émouvante. La voix n'a peut être pas d'une pureté angélique mais justement son incarnation vocale forte a magnifié l'expression. Le baryton **Garry Magee**, à la diction soignée, a

la voix idéale : humaine, noble, joliment phrasée. Le timbre rayonne sans ostentation. Le texte est incarné dans ses émotions contrastées et le dialogue avec le chœur est très émouvant.

L'Orchestre du Capitole connaît bien cette partition et Tugan Sokhiev l'a déjà dirigée plusieurs fois. La complicité entre le chef et son orchestre permet une confiance totale. Les indications du chef sont en fait assez minimalistes envers l'orchestre. La beauté de ses gestes à main nues qui sculptent avant tout la matière vocale dans l'espace est un spectacle à elle seule. Les tempi sont modérés et la beauté du son, la richesse des nuances et la variété des couleurs permettent à la vaste partition, de déployer ses sortilèges sans que le temps ne pèse. Le message si humain de Brahms trouve en ses interprètes engagés une admirable réussite. « Selig sind die Toten ». La mort serait presque apprivoisée... N'en doutons pas, le lendemain le concert aura été encore plus émouvant. La nouvelle de l'attentat de Berlin alors que je termine l'écriture de cette chronique me conduit à la dédier aux victimes de la patrie amie.

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 15 décembre 2016. Johannes Brahms (1833-1897) : Un Requiem Allemand op.45 ; Claudia Barainsky, soprano ; Garry Magee, baryton ; Chœur Orfeon Donostiarra, chef de chœur : José Antonio Sainz Alfaro ; Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, direction.

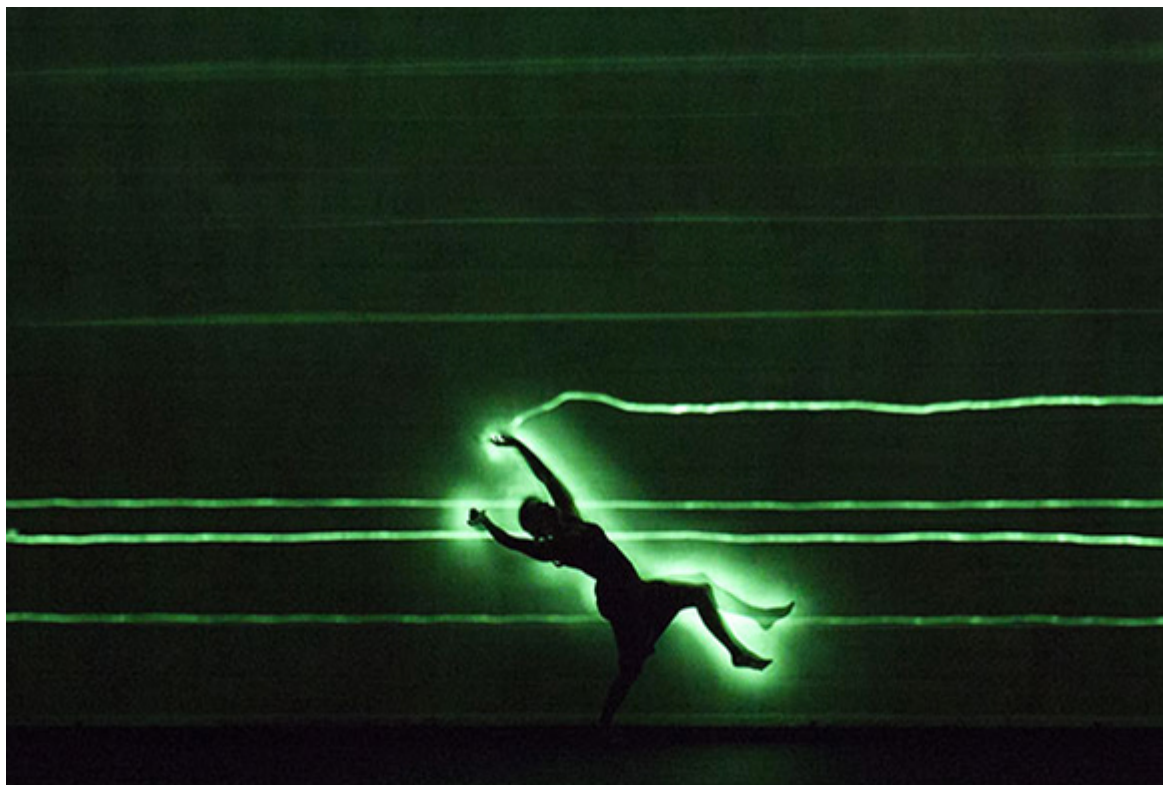
Compte-rendu, spectacle. Toulouse, Théâtre National de Toulouse, le 13 décembre 2016. Espeace d'après Espèces d'espaces de George Perec. Conception, scénographie et mise en scène : Aurélien Bory

Compte-rendu, spectacle. Toulouse, le 13 décembre 2016. Espeace d'après Espèces d'espaces de George Perec. Conception, scénographie et mise en scène : Aurélien Bory ; Avec Claire Lefilliâtre ; Olivier Martin-Salvan ; Chants : extraits du Winterreise de Franz Schubert et Kaddish de Maurice Ravel. Il n'est pas l'usage de parler d'un spectacle si inclassable sur Classiquenews. Pourtant comment négliger un moment si intense, parfaitement équilibré entre sens profond, imagination débridée, émotions fulgurantes ? Et dans lequel la musique est si fondamentale ? Avec Claire Lefilliâtre, hors du cadre habituel de la musique baroque.

Aurélien Bory avait magnifiquement mis en scène le Château de Barbe Bleu et le Prisonnier pour l'ouverture de la saison 2015-2016 du Capitole. [Nous en avons rendu compte dans ces colonnes \(Dallapicola : Le Prisonnier / Bartok : Le château de Barbe-Bleue, octobre 2015\).](#) **Espeace** fait suite à cette première production d'opéra, en faisant radicalement rupture avec le travail antérieur d'Aurélien Bory. Le même rapport à l'Espace rapproche la mise en scène des deux opéras et ce spectacle. Les voix d'opéra aussi. Je propose de nommer ce chef d'œuvre comme d'une hybridation parfaitement réussie entre tous les arts de la scène : théâtre, chant, cirque,

athlètes volants, danse, contorsionnistes.

Tout Perec : beau, intelligent, émouvant



Ce spectacle avait été montré sous forme de trois brouillons et une pré-représentation à Toulouse durant l'année 2016. Il a ensuite été créé au festival d'Avignon cet été. Depuis il tourne dans toute la France et fait une halte de 5 jours à

Toulouse. L'univers artistique de Georges Perec est intellectuellement brillant, pléthorique, protéiforme voire en forme de palimpseste. Loin de chercher dans ses mots si saillants le noyau de son œuvre, **Aurélien Bory** a réussi l'impossible, l'impensable, l'irreprésentable. Il est arrivé à penser l'univers affectif et mental de Perec sans textes dits ... Et c'est ainsi qu'en étant fidèle à l'esprit et en se passant de la lettre que nous avons sous les yeux, en nos oreilles et notre cœur, la douleur qui permettra à **Georges Perec** de devenir cet écrivain si singulier et si incontournable. Il s'agit d'un travail de deuil à la fois impossible et réussi : la recherche d'une trace, d'une preuve, de la disparition de sa mère. Seul un certificat de décès lui sera donné à ses 20 ans pour lui « prouver », du moins symboliquement, la mort de sa « vraie » mère en camps de concentration. La date retenue étant celle de son enlèvement. C'est ainsi qu'au centre du spectacle se trouve cette scène hallucinante en « Kabuki » germanique d'Olivier Martin-Salvan. Il est Georges Perec enfant, avec sa mère au moment où elle le met dans le train pour son départ en zone libre. Elle sauva la vie de son fils mais n'eut pas le temps de le rejoindre. En acteur sublime, **Olivier Martin-Salvan** est à la fois tragique, bouleversant et irrésistiblement drôle. Selon les soirs, le public rit ou reste muet de douleur.

Mais avant tout cela, avant ce cœur de vie et d'œuvre de Perec, nous aurons dégusté la beauté et la douceur de cintres permettant à trois gymnastes de nous faire croire que la vie est un long fleuve tranquille en deux dimensions et sans conflits. C'est la venue du mur de scène vers l'avant, dans un bruit assourdissant, tout un jeu d'écrasement, de résistance, d'escalade, de pliure du mur qui fait comprendre que la vie est pleine de chocs et de dangers, en trois dimensions. Représentant un L, puis un S et enfin un W, le mur de la réalité sur laquelle chacun se cogne prend les lettres, signifiants maîtres pour Perec : le S de SS et surtout le W de Auschwitz... c'est dans l'entrejambe de ce W, représentant

l'enfer du camp de la mort, que **Guilhem Benoit**, en une escalade folle d'angoisse et terriblement expressive, puis une chute abandonnique de la hauteur des cintres, au bruit terrible, nous prend aux tripes par ce sentiment de mort imparable, imminente.

Le pauvre Perec (Olivier Martin-Salvan) finira seul à chercher cette trace de l'impossible. A force de triturer sa cervelle, le phosphore en jaillira qui permettra en une image d'une beauté fulgurante de voir cette mère noyée au milieu des eaux éternelles et des autres hommes indifférents. Le pas vers la page blanche fait le lien avec l'écriture du début. Et les premiers mots : *J'écris ... ; J'écris : j'écris... ; J'écris : " j'écris..." ; J'écris que j'écris...*

Dans cette construction, la musique a un rôle consolateur presque douloureux que n'aurait pas renié Pascal Quignard. Le bruit très présent, les murs en particulier, rendra la musique plus belle encore par le silence qui la borde. **La voix de Claire Lefilliâtre** a capella est source d'une beauté immanente avec son allure de mère éternellement jeune et belle, d'une tristesse insondable. Le Leirmann (le joueur de viole) est le dernier lied du Voyage d'Hiver. Cela permet de remonter le temps, et d'autres lieder du Voyage d'Hiver parleront de pas dans la neige, de chemin désiré et introuvable, de repos espéré... Autant d'essai d'idéalisation de cette mère capturée par l'histoire. Le personnage incarné scéniquement par Claire Lefilliâtre est cette femme affolée, désespérée, révoltée ou résignée, ballotée, perdue. Baladée dans le chaos organisé de l'Allemagne nazi et de la France collabo qui tourne en rond pour mieux tuer. Les images sont fortes, dans leur puissante intégration du réel, de l'imaginaire et du symbolique permettant à chacun, afin d'échapper au réel si destructeur d'imaginer et de croire à un sens de ce qu'il voit.

A la toute fin du spectacle, lorsque dans le phosphore de

l'intense activité intellectuelle de Perec, se créent les lettres de son texte : dire, écrire, réécrire, cri, Olivier Martin-Salvan entonne de sa voix claire de ténor, toujours a capella, le Kaddisch de Maurice Ravel. Une fois le silence venu, enfin, c'est la voix de Claire Lefilliâtre qui nous bouleverse avec cette même mélodie qui symbolise l'écriture, dans sa dimension sacrée comme ludique. Ecrire c'est la salvation que Perec a utilisé pour lutter contre la douleur et la folie. L'écran de projection s'efface, disparaît en page blanche, qui permet l'écriture. Nous assistons à la naissance d'un écrivain : Georges Perec. Dont la phrase la plus importante avait été faite par des livres sur un mur en début de spectacle : ***Vivre c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner.***

Le génie créateur d'Aurélien Bory est immense. Il nous a permis de vivre cette création de l'écrivain Perec dans la plus extrême douleur, avec les seuls moyens de l'espace du théâtre sans texte mais avec la musique. L'expérience est inoubliable.

Compte-rendu, spectacle. Toulouse, Théâtre National de Toulouse, le 13 décembre 2016. Espaece d'après Espèces d'espaces de George Perec. Conception, scénographie et mise en scène : Aurélien Bory ; Avec Claire Lefilliâtre ; Olivier Martin-Salvan ; Guilhem Benoit ; Mathieu Desseigne Ravel ; Katel Le Bren/Lise Pauton ; Collaboration artistique : Taïcyr Fadel ; Création lumière : Arno Veyrat ; Composition Musicale : Joan Cambon ; Décor : Pierre Dequivre ;

Automatismes : Coline Féral ; Costumes : Sylvie Marcucci et
Manuela Agnesini ; Chants : Winterreise de Frantz Schubert
(1797-1828) et Kaddish de Maurice Ravel (1875-1937).